

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Etienne BERCLAZ

Chronique du Collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1936, tome 35, p. 91-93

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

CHRONIQUE DU COLLEGE

« Arrête, bûcheron, arrête un peu le bras,
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas. »

J'ignore si, en « entendant ces êtres vivants gémir sous la hache, vous y vîtes, dans vos jeunes années, « le corps blanc et pitoyable des nymphes dont le sang coulait sur les dures écorces », et si, encore, vous avez partagé l'éloquente indignation de Ronsard dans l'apostrophe qu'il adressait aux « cruels busche-rons » de la forêt de Gastine. Le fait est que depuis l'antiquité une curieuse tradition a absolument voulu gratifier les plantes d'une sensibilité parfois douloureuse ; et moi-même, je me souviens parfaitement, il y a un mois à peine, avoir poussé ma bénignité naturelle jusqu'à arroser, à coups de pipette de stylo, deux nénuphars qui, de toute leur âme — assure René Bazin — séchaient dans l'aquarium de Turini.

Mais depuis lors — ici je vous ouvre mon cœur : vu la crise, c'est gratuit —, mais depuis lors, dis-je, un événement capital dans la vie d'un mortel s'est produit en moi, qui a bouleversé jusqu'aux sentiments les plus profonds de mon âme, jusqu'aux convictions les plus fondées qu'une longue vie m'avait permis de réaliser ; un événement qui, brutalement, sans crier gare, m'a jeté dans une sorte d'insensibilité barbare dont je ressortirai, hélas ! semblable au ressort brisé d'une horloge — arrêtée, évidemment — ; un événement dont les suites laisseront en moi une cicatrice éternelle — vite, un peu de sparadrap ! — : il s'agit, vous l'avez deviné, de l'introduction dans nos bonnes coutumes de ce jeu vulgairement nommé, en nos régions, « ball-steek », ou quelque chose d'approchant. L'origine étrangère du mot aurait dû, me semble-t-il, m'avertir que ce sport n'irait en tous cas pas me perfectionner dans la finesse caractéristique des Latins. Hélas, le destin a donc voulu que je vous parlasse, aujourd'hui, d'expérience.

Poussé par ce désir propre à l'homme de ne point paraître plus bête qu'un autre, je me mis donc à ce jeu. Au début, il m'enthousiasma parce que les gagnants et les perdants y étaient désignés avant de commencer, ce qui me laissa supposer une émulation plutôt restreinte et la perspective de n'avoir « rien à me casser ». Quelle erreur était la mienne ! Afin de conserver un avantage que le sort m'avait gracieusement offert, il me fallut saisir un innocent bâton du voisinage et, à coups répétés, l'asséner de toutes mes forces sur un solide quelconque, jusqu'à ce que décomposition s'ensuive, et inclusivement, ajouterait Monsieur Viatte. Puis, lorsque je m'aperçus que le gourdin que je tenais tendait à manifester d'inquiétants penchants vers la brosse à dents, il me fallut, pour ne point démériter, prendre mes jambes à mon cou — ce qui est assez malaisé — et, dans cette étrange attitude, faire trois fois le tour de la Grande-Allée, en n'oubliant pas d'appliquer les préceptes d'habileté qui m'étaient restés d'un séjour chez les scouts.

Enfin parvenu au but, j'étais exténué, haletant, essoufflé,

brisé, rompu, sale, dégoûtant, plein de boue, de colère et de beaucoup d'autres choses.

Que j'enviais alors de mon triste état gélatineux, que j'enviais la complexion transcendantalo-spéculative de Bussien et son étonnante facilité à atteindre, le sourire aux lèvres et les yeux mi-clos, les régions les plus élevées du « génie inintelligible ». Parfois les avantages peuvent, si j'ose parler ainsi, jouer au patient de vilains tours. Je ne parle point des risques de rhume de cerveau inhérents à tout changement brusque de température. Il s'agit ici d'une histoire, celle-là tout à fait authentique, que je vais vous raconter à titre purement documentaire.

C'était dans l'horreur de ce qu'il ne convient pas d'appeler « une profonde nuit », depuis que les différentes études de notre établissement sont éclairées à l'électricité. Chez les Grands, Pédé, en quête, peut-être, d'une lumière moins matérielle, se trouvait plongé, comme on doit dire en ces temps de première chaleur, dans la lecture d'un ouvrage, ma foi, fort intéressant. Ce apercevant, Bussien s'approche, se penche sur le livre, et après en avoir lu quelques lignes, ébauche un avantageux sourire, lui disant : « N'as-tu pas honte de t'abaisser à de pareilles platitudes ? Voyons, pour un type aussi intelligent que toi, il te faudrait une nourriture intellectuelle mille et une fois plus substantielle. Je ne te comprends plus, mon cher. Tiens, moi je viens de terminer les « Instruments mystiques », de Claudel. Eh bien, jamais je ne me suis senti plus près des « grandes eaux ». Tandis que toi... Mon ami, je te plains », conclut-il en s'éloignant, tandis que Pédé ne pouvait s'empêcher de rire poliment : imaginez-vous qu'il lisait précisément les « Instruments mystiques » du même Claudel. Vraiment, il existe, paraît-il, tout un art de faire des gaffes, mais jamais il ne me fut donné d'en admirer de plus monumentales, de plus spectaculaires, pour parler sport. Ce n'est pourtant pas le choix qui nous manque, dans notre bon Collège.

Vous comprendrez sans difficulté que ma passion pour la musique en général m'interdise de vous narrer ici comment, devant S. E. le Nonce apostolique, Marius oublia de lisser une mèche de cheveux que son béret, que sa casquette avait odieusement dérangée. Je mets tout ça sur le compte de l'émotion. Mais permettez-moi, alors, de vous dire combien, en Philosophie, Monsieur Tonoli fut surpris d'entendre après avoir demandé l'auteur de « L'Enlèvement au Sérail », un « Wagner » émis avec une sûreté déconcertante..., tandis qu'en Grammaire, Kalby, dans une composition française sur « la maison paternelle » s'attirait les sympathies de toutes les nurses du quartier en prétendant qu'« elle fut l'écho de mes premiers vagissements ». Je le félicite sincèrement de sa facilité à se souvenir de faits que, pour mon compte et mon édification personnelle, je me serais hâté d'oublier. Monsieur Saudan reconnaîtrait d'ailleurs avec moi que la mémoire ne fait pas toute la vie d'un homme. Diable, parlez-moi un peu de l'harmonie des études classiques. Il nous fallut donc reconnaître qu'à ce point de vue un grand travail nous attendrait avant de songer aux subtils lapins de Pâques, et, pour ce qui est de bonnes dispositions, on s'en remit, sans trop de scrupules, au carême.

Mais vous ne pouvez, de sang-froid, imaginer un carême réglementaire sans un bon « mardi gras ». Malheureusement, songeront ceux que Monsieur Bussard a coutume de nommer, du haut de la chaire : de belles âmes. Quelle veine, s'écrieront ceux qui, ma foi, ne détestent pas s'amuser. Au Collège, comme partout, il convient de ménager les susceptibilités. On chargea donc Monsieur Grandjean, l'homme des grandes occasions, de partager les avis en moyenne et extrême raison. On vécut trois jours de cruelle attente, mais le système enfin découvert s'avéra « fantôme » et tout à l'honneur de notre professeur de math, que, entre parenthèses, chaque printemps rend plus farceur. C'est ainsi qu'il y a quelques jours il proclamait devant un Coquoz passablement expansif cet axiome désormais célèbre : « Là où il y a de l'« Eugène », il n'y a pas de plaisir. »

Mais revenons à nos moutons. La solution de Monsieur Grandjean, disions-nous, fut, physiquement parlant, un chef-d'œuvre d'équilibre stable. Durant la nuit qui précédera le mardi gras, les personnes désireuses d'offrir à Dieu quelque sacrifice se succéderont, toutes les heures, à la chapelle du Collège. Le lendemain, après une heure de liberté pour contempler les masques, dont l'inévitable négus ciré de neuf, nous sera offert un film à héros dynamiques, sans jeu de mots, « Les trois lanciers du Bengale » avec Gary Cooper, Richard Cromwell et Franchot Tone. Pas mal imposant ; Chatton, par contre, aurait aimé voir moins de sangliers, mais une belle, une véritable girafe en vie. Bah ! ce sera pour une autre fois.

Le soir, grand loto au profit du plus vieux des deux tennis lequel, de son nom, n'a gardé que les grillages qui l'entourent... péniblement. Du moment qu'on pouvait acheter les lots que le sort s'acharnait à nous refuser, ça tourna bientôt à la vente de charité. Peu importe : tout le monde gagnait facilement quelque chose : Paulou, un rhume significatif ; Monsieur Zarn, l'affection de tous les étudiants ; Morand, avec plus de peine, les escaliers du dortoir ; quant à la qualité du poulet que dévoraient deux philosophes enthousiastes, elle aurait gagné... à être plus connue. Formidable, pas vrai ? Pourtant, ce n'est que vers deux heures du matin que, réveillé en sursaut, Ceppi « par un coup imprévu vit » — et sentit — sa tête douloureusement heurter la paroi, et ne put s'empêcher de s'écrier : « Quine ! ». C'était, comme qui dirait, le lendemain d'hier, mais aussi, bel et bien, le premier sacrifice du carême 1936.

En bons chrétiens, on n'en resta d'ailleurs pas là. Pour démontrer ses bonnes dispositions d'une façon « cavalière » — ah ! l'art du mot propre —, Moroni fit le sacrifice de sa « chevalière » qu'il envoya, les yeux en pleurs, au consul d'Italie. Puissent, en vertu de la loi sur la conservation de l'énergie, ces chers Abyssins n'avoir rien à y perdre ! Quant au scout vulgairement nommé Pigeon — avez-vous déjà entendu « hennir » un pigeon ? assez paradoxal, pas vrai ? — il promit de ne plus jamais se battre avec ses copains : deux jours plus tard, on apprenait avec émotion que l'Allemagne occupait la Rhénanie...

« Mais à part ça, madame la marquise,
Tout va très bien, tout va très bien. »

J.-E. BERCLAZ, philo.